

Texte 2

Moussa n'eut que la soirée pour plier son peu de bagages. Sauveur avait pris soin de le débarrasser des quelques masques qui ornaient sa chambre. Amer, devant ces murs vides, l'infortuné sembla soudain se réveiller d'une longue torpeur : « Merde, il m'a piqué tous mes masques sacrés, se dit-il. Ce gars est un vrai rapace. Je n'irai pas dans ce foutu bateau, ces gens-là vont me tuer à la tâche et ne me donneront jamais un centime, j'en suis certain. Je ne sais pas où je vais aller, mais je vais foutre le camp d'ici avant qu'ils ne viennent me chercher. » N'arrivant pas à fermer l'œil de la nuit, il prit la dernière lettre de son père et se la relut, à haute voix

Mon fils, je ne sais pas si tu as reçu mes précédentes lettres, puisque je n'ai toujours pas de réponse de ta part. J'ai vu ta photo, maintenant tu ne portes ni thiaya (pantalon bouffant) ni sabador (boubou), et cela m'inquiète. Ton accoutrement cache-t-il d'autres changements de ta personnalité ? Il n'y a point de mutation extérieure sans mutation intérieure. Je prie donc pour que ton âme soit restée aussi pure qu'à ton départ. N'oublie jamais qui tu es et d'où tu viens. Quand je dis cela, je veux dire que tu dois continuer à respecter nos coutumes : tu n'es pas un Blanc. Et, comme eux, tu commences à devenir individualiste. Voilà plus d'un an que tu es en France, et jamais tu n'as envoyé le moindre sou à la maison pour nous aider. Pas un des projets que nous avions fixés à ton départ n'est, à ce jour, réalisé. La vie est dure ici, tes sœurs sont toujours à la maison. Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de t'occuper de la famille. Épargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays.

À la fin de sa lecture, Moussa s'allongea et se résolut à attendre celui qui devait l'amener audit bateau. Plusieurs fois, il reprit la lettre et en relut la fin: *Épargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler, économiser et revenir au pays.*

Impossible de se débiter. Il ferma les yeux pour imaginer la force qu'il lui faudrait pour être à la hauteur de ce qu'on attendait de lui. Son voisin de chambre écoutait une musique bruyante, sans mélodie, sans phrase ; il ne savait rien du drame qui tapissait le mur mitoyen. Perdue dans l'univers citadin, chaque tortue traîne sa carapace, au rythme de son souffle. Le monde de la techno n'entend et n'attend personne.

Du calme ! Pour la première fois depuis son arrivée au centre, Moussa tapait du poing. Il se jeta sur son lit, les mains en croix sur sa poitrine. Les yeux clos, il sentit sa vie se dresser devant lui, tel un tronc de baobab, impossible à embrasser. Du calme ! Il lui fallait du calme pour s'inventer un autre destin, une musique pour ses rêves, et mettre les battements de son cœur au diapason d'une réalité purgée du blues. Enfin, du calme ! Mais il n'en avait plus besoin pour entendre la plainte assourdissante des siens. Les échos d'une phrase, que le bourdonnement des vagues déverse sur son village depuis la nuit des temps, résonnaient, ininterrompus, au fond de son crâne *Chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité !* Et cette phrase lui en imposait une autre : *Tu dois travailler, économiser et revenir au pays.*

Travailler ! Une fois au bateau, Moussa n'avait fait que cela. Travailler, encore et encore, jusqu'à ce que la nostalgie lui suinte des pores. Les seuls parfums qu'il sentait de ce pays, c'étaient le fraîcheur¹ qu'exhalait les fonds de cale et les odeurs lourdes qui émanaient des

corps robustes de ses collègues, aussi mal rasés que lui. Pour Moussa, la finesse de la cuisine française ne voulait rien dire. Son estomac ne stockait que les repas, peu goûteux, servis par un cuisinier qui se mouchait avec les doigts en épluchant ses pommes de terre, un matelot qui n'hésitait pas à courir à la tinette entre le plat de résistance et le dessert. Pourtant, en homme stoïque, il s'en contentait en se disant qu'après tout, ce n'était pas si mal d'être logé et nourri. Il pourrait ainsi, après avoir remboursé Sauveur, économiser la totalité du salaire que le patron lui verserait, quand il s'estimerait assez riche pour rentrer au pays. Pendant longtemps, la beauté de la France se présenta à lui sous la forme de quelques lumières multicolores entr'aperçues depuis le port. Lorsque, des mois plus tard, titillé par la curiosité, il -profita d'une escale à Marseille pour aller voir de plus près ce qu'il y avait en France en dehors des pelouses de stade et des fonds de cale, les cloches de la vieille ville sonnèrent ses épousailles avec Fata Morgana, le glas de ses rêves. Il ne le savait pas encore, mais chacun de ses pas le rapprochait du lieu de crémation de ses aspirations. Authentique guelwaar², il flânait, altier, les mains dans les poches, les yeux gourmands d'images, les poumons remplis d'aise, se laissant guider par les fantaisies des urbanistes. Il ne remarqua qu'au dernier moment ce comité d'accueil, qui l'avait repéré à son air ébloui et le suivait depuis quelques dizaines de mètres.

¹fraîchin : odeur de marée, de poisson frais

²Guelwaar : Dynastie de nobles guerriers